

Marguerite Yourcenar à la lettre

Marguerite Yourcenar, *Lettres à ses amis et quelques autres*, édition établie, annotée et présentée par Michèle Sarde et Joseph Brami, Paris, Gallimard, 1995, 717 pages.

Michèle Sarde, *Vous, Marguerite Yourcenar. La passion et ses masques*, Paris, Robert Laffont, 1995, 426 pages.

Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, rééd., « Folio », 1993, 790 pages.

Gaëtan Brulotte

Volume 36, Number 6 (222), December 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32367ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brulotte, G. (1995). Review of [Marguerite Yourcenar à la lettre / Marguerite Yourcenar, *Lettres à ses amis et quelques autres*, édition établie, annotée et présentée par Michèle Sarde et Joseph Brami, Paris, Gallimard, 1995, 717 pages. / Michèle Sarde, *Vous, Marguerite Yourcenar. La passion et ses masques*, Paris, Robert Laffont, 1995, 426 pages. / Josyane Savigneau, *Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie*, Paris, Gallimard, 1990, rééd., « Folio », 1993, 790 pages.] *Liberté*, 36(6), 120–134.

LIRE EN FRANÇAIS

GAËTAN BRULOTTE

MARGUERITE YOURCENAR À LA LETTRE

Marguerite Yourcenar, Lettres à ses amis et quelques autres, édition établie, annotée et présentée par Michèle Sarde et Joseph Brami, Paris, Gallimard, 1995, 717 pages ; Michèle Sarde, Vous, Marguerite Yourcenar. La passion et ses masques, Paris, Robert Laffont, 1995, 426 pages ; Josyane Savigneau, Marguerite Yourcenar. L'invention d'une vie, Paris, Gallimard, 1990, rééd., « Folio », 1993, 790 pages.

On aurait pu croire que Marguerite Yourcenar, depuis sa mort en 1987, connaîtrait un moment de purgatoire, comme il arrive souvent aux écrivains. Il n'en est rien. On se prend à espérer que ce moment, bien injuste pour qui a consacré sa vie à ses livres et aux lecteurs, ne viendra jamais.

L'édition, importante, d'un premier choix de la correspondance de la célèbre académicienne, édition présentée par deux universitaires américains, Michèle Sarde et Joseph Brami, s'accompagne, sous la plume alerte de Michèle Sarde, d'une nouvelle approche biographique, qui a abondamment puisé dans des documents inédits et qui est passionnante à lire. Voilà qui pourrait bien constituer l'événement littéraire de l'année, comme incline à le croire toute la presse française. Ces deux publications nous invitent à relire

non seulement les œuvres vives de Yourcenar, qui se regroupent, comme on sait, dans deux volumes de la Pléiade, mais aussi l'impressionnante biographie de Josyane Savigneau rééditée en poche, en 1993. Les deux regards biographiques, celui de Sarde et celui de Savigneau, se complètent d'ailleurs, en se nourrissant tous deux largement du fonds Yourcenar de Harvard où l'auteur a légué ses archives.

Après la biographie fort documentée de Josyane Savigneau, qui cite beaucoup la correspondance de Yourcenar, repose sur des interviews de proches et a le mérite supplémentaire de circonscrire l'accueil critique des œuvres, c'était déjà une véritable prouesse pour Michèle Sarde que de tenter d'occuper un créneau où il y avait, apparemment, si peu de jeu. En entamant un dialogue imaginaire avec sa célèbre interlocutrice, Sarde réussit pourtant à jeter un éclairage nouveau sur ce grand écrivain du siècle. Si Josyane Savigneau, dans son ouvrage écrit à l'emporte-pièce et qui se lit comme un roman, livre un déroulement chronologique serré des faits et gestes de Yourcenar, Michèle Sarde, elle, propose plutôt une biographie de l'intérieur, qui vient enrichir les recherches de l'autre. Sarde s'intéresse avant tout à la genèse profonde des œuvres. «Un écrivain vaut par ses livres. C'est là qu'il faut le chercher.» C'est Yourcenar qui décrit elle-même, ici, toute l'entreprise de Michèle Sarde : cette dernière descend au cœur des œuvres décrypter les transfigurations biographiques que l'auteur y a encodées. Elle saisit ainsi l'auteur au plus intime, dans sa bisexualité déroutante qu'elle cherche à élucider à travers les textes, et traque la passion qui, sous divers masques fictifs, a traversé sa vie tout entière. En effectuant une lecture biographique des écrits de Yourcenar, Sarde met en évidence la forte imprégnation autobiographique d'une œuvre pourtant

réputée par sa répugnance à tout énoncé personnel. De larges extraits sont resitués dans le contexte de la vie de Yourcenar et chacun des livres de l'académicienne se voit passé en revue sous cette lumière décisive. La biographe mesure minutieusement la pression des passions sur leur thématique et dévoile les figures réelles qui, transformées par la vision créatrice, se cachent derrière les personnages fictifs. Du coup, on ne peut plus lire Yourcenar avec la même distance et la même innocence qu'avant. Grâce à l'éclairage de Michèle Sarde, l'auteur si froide et si impersonnelle s'incarne enfin et s'humanise un peu plus au fil de ses œuvres.

Sarde s'attache notamment à reconstituer l'enfance et la jeunesse mal connues de Yourcenar. Voici une femme dont la naissance a provoqué la mort de sa mère et qui a été élevée par son père et par une bonne, Barbe, prodigue en affection. Son premier grand chagrin est provoqué par le départ de cette dernière, renvoyée parce qu'elle emmenait Marguerite à la maison de passe qu'elle fréquentait. Le plaisir que l'enfant éprouvait à ces visites où dominait la beauté féminine, explique sans doute l'attrait ultérieur de l'écrivain pour les lieux de débauche et pour la prostitution qu'elle souhaitait resacraliser.

La biographe confirme que Yourcenar a découvert les fondements de son œuvre dans la vingtaine, aux côtés d'un père admiré, Michel de Crayencour, héros des *Archives du Nord*, homme attentif qui orchestrait ses sorties et ses loisirs, et qui, partisan d'une éducation libérale, l'a encouragée tôt à lire les classiques, à écrire, et même à publier.

L'inoubliable intimité qui se développe autour de la lecture et de l'écriture entre la jeune fille et son père débouche en 1919, pour les seize ans de sa fille, sur

l'offre paternelle de publier à compte d'auteur son premier texte, « Icare ». Il s'agit d'un poème dialogué qui décrit l'ascension du héros vers le soleil. Dès ce premier texte, Marguerite de Crayencour prend le pseudonyme de Marg Yourcenar, de genre imprécis, à partir d'une anagramme tirée du nom de famille et trouvée en complicité avec Michel. C'est ainsi que le père, en pourvoyant à la publication et en léguant le nom d'auteur, devient le premier maître d'œuvre littéraire de Marguerite Yourcenar et dote sa fille d'une seconde naissance.

Michel mourra en 1929, non sans avoir lu le premier vrai livre de sa fille : *Alexis ou le Traité du vain combat* qui est alors refusé par Gallimard. Yourcenar devra donc à une figure paternelle approbatrice ses premiers élans littéraires, mais aussi ses choix moraux et ses convictions fondamentales. Les liens subtils qui se tisseront dans son œuvre se nouent ainsi secrètement en elle dès l'extrême jeunesse. C'est déjà net dans « Le premier soir », petit texte créé par le père, mais que la fille a réécrit en durcissant les propos sur les femmes. Le mépris d'époque que Michel de Crayencour éprouvait pour la gent féminine s'est transmis à sa fille sous la forme plus générale d'un mépris de la féminité. Il se traduira plus tard dans son œuvre par la création, quand ils ne sont pas tout simplement absents, de personnages féminins secondaires ou rejetés qui se complaisent dans la souffrance et de personnages masculins dominants qui préfèrent les jeunes gens aux femmes.

Si son père meurt alors qu'elle n'a que vingt-six ans, il survivra en elle longtemps. Par-delà sa disparition, le premier personnage de sa vie restera toujours celui qui aura le plus compté. Sarde n'hésite pas à le reconnaître dans le Miguel incestueux d'*Anna Soror*. Du moins il lui aura enseigné les bases, si déterminantes pour son œuvre future, du latin et du grec, aura tenté

de lui faire apprendre l'anglais à partir d'une traduction de Marc Aurèle, l'héritier d'Hadrien, qu'on retrouvera dans le grand roman de Yourcenar. Ces premiers pas maladroits dans la langue de Shakespeare préparent le terrain à ses futures traductions de l'anglais, dont Virginia Woolf, Henry James, James Baldwin, les *negro spirituals*, *blues* et *gospels*, ainsi qu'à son demi-siècle d'exil américain.

Elle empruntera même le titre de sa trilogie *Le Labyrinthe du monde*, en une sorte d'hommage posthume au père, à un ouvrage latin écrit par Comenius que Michel avait traduit en français et publié à compte d'auteur. Sarde est également sensible à des détails qui ont dû essaimer dans l'inconscient de l'écrivain. Par exemple, Michel avait tatoué sur son bras gauche le mot grec *ananké* (fatalité), qu'elle réutilisera dans le titre d'un chapitre de sa trilogie. Voilà un petit signe qui, métonymie d'un être aimé, a assurément contribué à renforcer pour le reste de ses jours son amour pour la culture grecque, pour ses mythes, pour ses poètes — qu'elle traduira notamment dans son anthologie *La Couronne et la Lyre*. La beauté et la sensualité seront d'ailleurs toujours inséparables pour elle de la Grèce.

À la mort du père, une querelle d'héritage sépare Yourcenar de son demi-frère Michel-Joseph, et elle se retrouve sans le sou. Elle devra se battre pour récupérer ce qui lui revient et qui allait lui permettre d'être indépendante pendant une bonne dizaine d'années.

Alors qu'elle ne connaît qu'un homme à femmes, son père, dont les amours multiples inspireront nombre de ses œuvres, elle tombe amoureuse pour la première fois d'un homme qui se refuse à elle parce qu'il aime les hommes. Il s'agit d'André Fraigneau, qui, comme le père, l'a, du moins au début, encouragée dans ses entreprises littéraires en lui signifiant son admiration et en

lui proposant d'entrer chez Grasset. Avec cet amour à sens unique, ce seront aussi les premières souffrances affectives : elle vit ce violent désir comme une chute dans le vide où l'attend, heureusement, le filet protecteur de l'écriture. Elle en fera le sujet de *Feux* en 1936, où elle surmonte sa douleur pour lui insuffler la grandeur du mythe, où elle préserve sa passion en dépassant l'accident et l'être ordinaire qui l'ont inspirée. Elle ne mettra apparemment fin à cet amour sans issue qu'en écrivant *Le Coup de grâce*, paru en 1939.

Les connotations sensuelles de la Grèce reviennent encore auprès d'un autre homme aimé, le poète et psychanalyste grec Andreas Embiricos, avec qui elle effectue de longues excursions en mer. Elle ira jusqu'à traduire un autre poète grec, Constantin Cavafy, sur qui elle écrira aussi une étude. Mais la sensualité yourcenarienne éclatera vraiment avec la passion saphique la plus forte de sa vie, Grace Frick, qu'elle rencontre dans un bar à Paris en 1937 et qui deviendra sa compagne pendant cinquante ans. C'est Sarde qui fait elle-même le rapprochement entre le prénom de l'amante et le pays de prédilection de Yourcenar : « Grace comme Grèce » (p. 226). Grace vient d'une famille aisée du Midwest américain et fréquente Yale.

C'est avec cette rencontre que la vie de Yourcenar change radicalement. Tout commence alors pour elle à partir du moment où elle rompt les amarres avec l'Europe et sa famille pour rejoindre Grace à New York et émigrer aux États-Unis. Nous sommes en 1939. Yourcenar n'a que trente-six ans. C'est le début de la guerre. Elle a déjà publié *Alexis*, *La Nouvelle Eurydice*, *Pindare* (premier livre signé de son vrai prénom), *La Mort conduit l'attelage*, *Feux*, *Denier du rêve* et *Le Coup de grâce*. Un succès d'estime lui vaut le respect d'une petite coterie parisienne comme Jaloux, Du Bos et Morand.

Quand elle s'embarque pour New York, des fantômes l'accompagnent, dont un empereur du II^e siècle, le futur Hadrien des *Mémoires*, et un alchimiste de la Renaissance qui s'appelle déjà Zénon.

Le 15 octobre 1939, Michel de Crayencour meurt une seconde fois et Yourcenar, en partance pour l'Amérique, s'ouvre à sa nouvelle vie. À la fille de Michel succède la compagne de Grace. Troisième naissance. Elle ne sera jamais plus la même. Ses cinquante dernières années seront son apogée d'écrivain. Elle passera de la reconnaissance à la notoriété. Elle vivra cette gloire d'exil, en s'installant progressivement dans plusieurs insularités : dans une marginalité sexuelle qu'elle n'avait peut-être pas prévue et dans un couple-monade peu orthodoxe au sein d'une société puritaine (couple qu'elle voudra discret et qu'elle soustraira aux ragots) ; dans sa langue minoritaire dont elle se fera un bastion-refuge et qu'elle protégera contre la contamination anglaise ; dans sa culture européenne d'origine qu'elle développera jusqu'à l'érudition contre l'envahissement de la culture américaine ; et finalement dans son isolement physique sur l'île des Monts-Déserts dans le Maine, dans un cottage modeste baptisé Petite Plaisance d'où sortira le gros de l'œuvre à venir. Dans ce repli, elle deviendra plus forte.

À partir de cet exil, l'histoire de sa vie se confond de plus en plus avec l'histoire de ses livres. Si Marguerite Yourcenar était morte en 1939, elle n'aurait été qu'un écrivain mineur. En exil, elle donne *Mémoires d'Hadrien*, *Qui n'a pas son Minotaure?*, *Denier du rêve* (version définitive), *L'Œuvre au noir*, les trois volumes du *Labyrinthe du monde*, *Comme l'eau qui coule*, entre autres. Elle deviendra la grande épistolière du demi-siècle, la première académicienne, la pionnière de causes écologiques, la moraliste des essais et des *Yeux ouverts*,

l'adepte de Mishima et des sages orientales. Dans sa retraite, elle s'accomplit. Sans compter que le Nouveau Monde inspire aussi directement certaines de ses œuvres, comme sa présentation critique d'Hortense Flexner, poétesse américaine, et ses études sur les chants noirs.

Cette gloire ne survint cependant pas tout de suite. Pendant les dix premières années, son œuvre d'écrivain est plus ou moins en veilleuse parce qu'elle doit enseigner le français à des débutants dans diverses institutions américaines et s'épuiser dans de longs déplacements. Afin de régulariser sa situation, elle choisira en 1947 de devenir américaine, renonçant à sa citoyenneté française (qu'on lui rendra pour son élection à l'Académie française). Cette question de la nationalité ne lui posa guère de problème de conscience, puisque la notion de patrie lui était assez étrangère et que l'appartenance à un groupe humain ne lui semblait pas liée à un passeport.

Sarde montre, après Savigneau, qu'il n'est pas exagéré de dire que l'essentiel de son œuvre, elle le doit en bonne partie à Grace, qui, pendant un demi-siècle de vie commune, lui a voué une attention de tous les instants, l'a entretenue, l'a déchargée du poids de la vie pratique et de l'organisation matérielle. C'est Grace qui a encore assuré l'achat de Petite Plaisance, notamment, propriété qu'elle a cédée à Yourcenar à sa mort. Yourcenar n'a jamais eu à appeler un fournisseur ou un restaurant pour réserver une table, elle ne décrochait pas le téléphone non plus, puisque Grace s'occupait de tout et filtrait les appels. Non seulement Grace accepta la place productive, qui est cruciale pour un écrivain en devenir comme l'était encore Yourcenar, et qui est celle du soutien moral et financier dans les coulisses, mais elle prit en outre sa retraite à quarante-sept ans pour consacrer sa vie à Yourcenar, à son épanouissement

d'écrivain, à la construction de son œuvre et de son image. Elle fut une collaboratrice zélée, qui a géré la correspondance, copié les lettres à une époque où les photocopies n'étaient pas courantes, les a archivées. Elle s'est faite chroniqueuse en établissant d'interminables chronologies et en consignait méthodiquement, année après année, de 1944 jusqu'à sa mort en 1979, chaque fait dans ses agendas : elle a noté les rendez-vous et les courses à faire, a commenté les journées, décrit les repas, établi les comptes, dressé listes et inventaires, ce qui fournit aujourd'hui un témoignage irremplaçable sur la vie quotidienne de l'écrivain. Hagiographe, elle était aussi secrétaire, traductrice anglaise de Yourcenar et censeur tout à la fois. Plus même, car Yourcenar a fini par faire lire tous ses textes à Grace pour son approbation. Grace lisait ainsi le soir ce qui avait été écrit le jour, pour revoir. Elle a participé étroitement à l'élaboration d'*Hadrien* (1951), que Marguerite a amorcé au cours d'un voyage à Taos au Nouveau-Mexique pour l'y rejoindre, ainsi qu'à l'aventure des autres grands chefs-d'œuvre, *L'Œuvre au noir* (1968), *Souvenirs pieux* (1974), *Archives du Nord* (1977), et au remaniement en profondeur des œuvres antérieures pour leur réédition : Savigneau, qui est plus explicite là-dessus, confirme son rôle de documentaliste et de cheville ouvrière et n'hésite pas à affirmer que « Marguerite Yourcenar » était constituée de deux personnes (p. 518). C'était sans doute une façon pour Grace de se rendre indispensable et de s'attacher celle qu'elle aimait. « C'est, écrit Savigneau, dans ce fragile assemblage d'amour, de calcul (de part et d'autre), de dévotion (de la part de Grace), d'une certaine soumission (de la part de Marguerite) que leur couple est devenu indestructible. » (p. 409) Grace et Marguerite collaborent ainsi à la construction de la vie de Yourcenar comme un roman dont Marguerite

de Crayencour serait le personnage principal. Sous l'influence affairiste de Grace, Yourcenar développe encore son côté procédurier, ce qui aboutit à des démêlés épiques avec ses éditeurs, Plon et Gallimard, qui s'étaleront sur dix ans, mais aussi à des contrats qui la rendront riche (elle était millionnaire à sa mort).

Savigneau et Sarde s'indignent toutes deux de la goujaterie publique et progressive de Yourcenar à l'égard de sa compagne, qu'elle réduit aux fonctions dénigrantes de « mon assistante », « ma traductrice », et dont elle a essayé de minimiser l'importance après sa mort. On pourrait être tenté de comparer ce couple à celui que formait Gertrude Stein avec Alice Toklas qu'elle étouffait. Mais les deux récits de vie montrent que Grace maîtrisait la situation et qu'elle gérait Yourcenar tout autant qu'elle était dominée par elle. Grace finit par mourir d'un cancer en 1979, alors qu'elle était du même âge que sa compagne. On aimerait avoir davantage son point de vue sur une relation si exceptionnelle, mais Yourcenar a mis sous scellés pour cinquante ans la correspondance de Grace. Nul doute qu'il y aurait une biographie à faire de ce destin généreux et admirable et qui serait le roman de Grace Frick.

Après la mort de Grâce, comme l'écrivait Marguerite, « grâce » à qui tout était possible, c'est le déclin de Yourcenar, marqué par sa tendance naturelle à la dissipation et par une autre passion impossible pour un jeune journaliste gai, Jerry Wilson, qui l'accompagne dans ses nombreux voyages dont l'écrivain sent bien l'ultime urgence. Cette passion l'entraîne dans des folies dangereuses et elle a failli trouver la mort au Kenya. Cette phase s'associe également au militantisme écologique, à l'antiracisme, mais aussi aux pratiques de recueillement et d'attention au monde inspirées de

l'Orient par lesquelles elle redécouvre la solitude, la beauté d'un jardin, la poésie du quotidien, les sensations élémentaires de la vie. Sur le tard, Yourcenar raffolera plus que jamais d'inventaires et de bilans. Elle multipliera les listes que Sarde a retrouvées dans ses papiers : recettes de cuisine, liste de noms de fleurs, d'arbres, d'épices, d'animaux, qui montrent une certaine volonté de mainmise sur son monde immédiat.

En lisant cette vivante biographie intériorisée de Michèle Sarde, on saisit mieux la dimension humaine des écrits de Yourcenar. Derrière des figures écrans gît en fait une féminité meurtrie qui ne réussira pas à s'épanouir. Il faut dire que les modèles lui ont manqué : une mère que la mise au monde d'une vie a massacrée ; des rivales que le père a désirées et méprisées ; et un seul modèle, Jeanne, aimante et souffrante. « Sous l'orgueil de l'artiste consacrée, la majesté de l'académicienne et la création de personnages impériaux se recroquevillait une femme blessée », conclut Sarde (p. 181). C'est cette part obscure et dévaluée d'elle-même qui explique la paradoxale misogynie d'une femme qui a pourtant vécu les valeurs revendiquées par les féministes les plus lucides.

L'isolement du couple à Petite Plaisance après 1950 sera propice à la correspondance. Aussi l'activité épistolaire de l'écrivain ira-t-elle en s'intensifiant au cours de ces années. Sous le titre *Lettres à ses amis et quelques autres*, Michèle Sarde et Joseph Brami proposent un choix de trois cents lettres de Yourcenar sur plus de deux mille lues. Ces lettres proviennent surtout du fonds Yourcenar à Harvard. Les critiques ont dédié leur travail de bénédictins à Grace Frick en une forme de justice rendue à la première archiviste de Yourcenar. On ne peut qu'applaudir ce geste.

Cette correspondance d'auteur remplit trois fonctions essentielles : elle restitue la femme hors de l'œuvre, accompagne l'auteur quand elle pousse la grande roue de ses travaux et est œuvre elle-même, faite en parallèle et en plus intimiste.

Certaines de ces lettres dessinent en effet une Yourcenar au jour le jour, depuis le premier mot enfantin jusqu'au seuil de l'agonie. On voit alors la femme donner une poésie à sa vie de tous les jours, en fabriquant son pain aux raisins ou aux graines de cardamome, en récoltant les cerises et les pommes du verger, en notant les indices atmosphériques du jour ou en se prononçant sur la qualité de la neige ou de la lumière. Mais elle reste au total assez réservée sur son intimité.

Ce choix fait aussi la part belle à la femme de plume. On voit Madame s'expliquer abondamment sur ses livres, ceux du passé autant que ceux qui sont en chantier. On serait tenté de dire parfois : presque trop. En contradiction avec son temps qui a inventé la notion de pluriel du texte, elle est convaincue que ses œuvres n'ont qu'un seul sens et que c'est l'auteur qui, étant la personne la mieux placée pour parler de ses livres, détient la Vérité du texte. Comme il n'y a qu'une lecture possible, la sienne, elle se montre particulièrement intolérante à toute interprétation. Aussi se heurte-t-elle à bien des déceptions, s'irrite-t-elle souvent des innombrables incompréhensions et réserve-t-elle ses élans les plus implacables aux libertés critiques ou aux licencieuses adaptations cinématographiques. À Schlöndorff, par exemple, qui a porté au cinéma *Le Coup de grâce*, elle reproche ses inévitables transpositions : avec un acharnement un peu fastidieux, elle se donne la peine de relever tous les détails qui ne collent pas strictement au roman. Jamais elle ne semble croire à la liberté

minimale et récréatrice qui est celle d'un réalisateur. Elle déploie de même une énergie insensée à rectifier les autres sur ses œuvres : elle consacre encore, par exemple, huit jours (!) à étudier ligne par ligne une thèse d'un étudiant et lui écrit une très longue lettre qui fait douze pages dans la présente édition, c'est-à-dire assurément une bonne vingtaine, voire une trentaine de pages dactylographiées. Cette susceptibilité exagérée, qu'elle déguise en sens de l'exactitude, cette rigidité excessive, cet autoritarisme arrogant sont tout de même symptomatiques d'une foncière fragilité.

L'auteur est plus intéressante à mes yeux quand elle commente les autres, avec, bien sûr, la même apparente assurance : les auteurs qu'elle aime, ceux du passé comme Romain Rolland, Gide ou Proust, ceux qui lui sont contemporains, comme Montherlant ou Guéhenno. À chaque envoi de livres, elle s'oblige à répondre en proposant une lecture critique détaillée. Ce qui surprend le plus venant d'une femme de lettres de sa stature, c'est le temps qu'elle consacre aux jeunes auteurs qui lui soumettent des manuscrits pour avoir son avis. Des écrivains moins en vue qu'elle auraient assurément rejeté du revers de la main toute demande de cette nature. Sans doute se souvient-elle des anciennes attentions si bienveillantes et si déterminantes de son père à son endroit et de l'accueil indulgent que Tagore, Prix Nobel de littérature 1913, lui a réservé lorsque, à peine âgée de dix-huit ans, elle lui avait envoyé son « Jardin des chimères ». Elle consacre, par exemple, une journée de travail à répondre à deux jeunes inconnus. Cette générosité est touchante et participe, de toute évidence, d'une fascination pour la jeunesse.

Yourcenar est même davantage passionnante quand elle livre ses impressions de voyage, comme celui qu'elle effectue en URSS, en 1962, ou celui en Alaska et

dans l'ouest canadien en 1977. Certaines lettres abordent des sujets qui la préoccupent, comme la surpopulation, la protection des animaux, l'écologie, le féminisme et sa « foncière misogynie », le vieillissement. On ne l'imaginait pas non plus si proche du siècle en marche avec ses prises de position contre le communisme ou contre la guerre du Viêt-nam. Des études sur le noir au Moyen Âge voisinent encore avec des réflexions sur la morale. Ici, on la voit également traiter de Dieu et de l'Église, regretter l'abandon de l'habit religieux; là, dévaluer l'enseignement, où il y a tant de médiocres, de qui, à tout mettre au pis, écrit-elle, on peut apprendre « à ne pas leur ressembler » (p. 179).

Enfin ce choix démontre les talents épistolaires de Yourcenar. Témoignage sur le travail de l'écriture, la lettre est, ici, elle-même écriture, souvent morceau de bravoure, et œuvre à part entière. Bien sûr, on peut sourciller de voir se glisser quelques anglicismes et néologismes sous une plume aussi classique et aussi surveillée, au milieu des imparfaits du subjonctif. Comme si on mettait une voyante épinglette de Mickey sur un costume de ministre. Mais l'impression d'ensemble est tout de même celle d'une rare exigence. Le drapé du style finit toujours par triompher, avec l'ampleur des vues, et l'élégance soutenue de l'écriture, par rédimmer quelques faiblesses isolées. La souveraineté de l'écriture y est telle et sa retenue si constante que de chaque lettre semble se dégager un souci posthume: par-delà le correspondant particulier, il y a toujours le sens de l'image à conserver au-delà de la mort et le désir de s'adresser aux siècles futurs.

Biographies et correspondance se conjuguent donc ici pour donner un portrait noble de Marguerite Yourcenar. Voilà une femme qui, malgré quelques petites choses qui sont le lot de tout humain, avait le goût

des grandes choses et des actions admirables, marquées, comme elle l'avoue elle-même à un de ses correspondants québécois, par l'équité, l'intégrité, la modestie, l'exactitude, la sincérité, le sens de la dignité humaine.